

Supplément au SOP n° 154, janvier 1991

LA GUERRE ET LA PAIX

Intervention de Constantin ANDRONIKOF,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe
de Paris (Institut Saint-Serge),
au colloque international «*Religions et guerres*»
organisé les 13 et 14 décembre 1990
par l'Institut du droit de la paix et du développement
de l'université de Nice — Sophia Antipolis

**Service orthodoxe
de presse et d'information**
14, rue Victor Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. (1) 43 33 52 48

Abonnement :
voir en dernière page

Document 154.B

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Eglise orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices du Comité inter-épiscopal orthodoxe en France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Sur terre, l'histoire de l'humanité commence par un assassinat, continue en état de guerre endémique, se termine par une conflagration générale. Entre temps, dans le ciel, des puissances incorporelles se livrent aussi à un combat ininterrompu.

Cela fut annoncé dès le départ (Gen.III,15), cela est prévu à la fin (Ap.XX). Ce n'est qu'à l'issue victorieuse d'une lutte ultime que pourront être instaurés "un ciel nouveau et une terre nouvelle". Alors seulement, "la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil ni cri ni souffrance" (Ap.XXXI,14). Mais jusqu'à cet avènement, le deuil ne sera pas absent du "premier ciel", la mort et la souffrance régneront sur "la première terre", la nôtre ici-bas.

L'histoire atteste en effet la permanence de la guerre. Aucun peuple n'y a jamais échappé. Quelles que soient les autres aspirations et activités des hommes, leur existence présente perpétuellement un champ de bataille. Compte tenu de l'ensemble de la planète, la statistique montre, on le sait, que les temps polémiques dépassent de loin ceux dits iréniques. La paix, d'ailleurs, y reste le plus souvent armée. Qui desiderat pacem, praeparat bellum!, résumait déjà l'historien Végèce au Ve siècle après Jésus Christ à Constantinople (Epitome rei militaris III, Prol.). Et aucun pronostic ne nous permet la moindre dose d'optimisme. Le pacifisme est une utopie fallacieuse, outre que c'est une erreur psychologique, sociologique et philosophique dans le royaume de César.

Ce fait nous oblige à tenir la guerre pour un phénomène normal de l'existence humaine et angélique jusqu'à l'instauration du Règne de Dieu, quelle que soit notre répugnance à l'admettre. Nous constatons aussi que nombre d'hommes aiment la guerre, que certains en font leur métier par devoir autant que par goût et qu'ils ont toujours été respectés. Pouvons-nous alors parodier la théorie de "l'évolutionnisme biologique" en disant qu'en ce sens la fonction crée l'organe? Quelle serait donc cette "fonction"? Et quelles en seraient l'origine et la fin?

S'il faut reconnaître, comme il semble naturel de le faire, que la guerre est l'un des maux les plus graves dont souffre l'humanité, nous sommes évidemment amenés à nous poser la question du mal.

Non que nous soyons à même de la trancher. Nous paraissions n'en connaître sur terre que la réalité, non la solution. Depuis le temps qu'on la cherche, si elle avait été à notre portée, on l'aurait trouvée. Nous pouvons néanmoins essayer d'éclairer les tenants et les aboutissants de la forme de manifestation du mal qui nous occupe ici. Pour cela, il convient, bien entendu, de recourir d'abord à la révélation biblique.

Celle-ci nous apprend que Dieu lui-même est en guerre dans le ciel et sur la terre qu'il a créés. Ses guerriers sont ses anges et les hommes justes (Is.XI,45; XLIX,2; LIX,16-18; Sg.V,17-23; Os.VI,5...). Leur combat depuis la chute de Lucifer (elle aussi en dehors de notre entendement) est livré contre le diable et ses milices.

La situation ne change pas avec le premier avènement du Fils de Dieu parmi les hommes. Le Verbe incarné, nous dit-il, est venu sur la terre en y apportant "non la paix, mais l'épée" (Mt.X,34). Il recommande à ses disciples de se munir d'une épée quand, après sa mort, sa résurrection et son ascension, ils auront à témoigner de lui dans le monde (Lc.XXII,36). Mais de quelle arme s'agit-il? Exactement, de la Parole de Dieu. Celle-ci est décrite comme un glaive acéré (Ap.I,16; II,12; XIX,15), plus coupante qu'une épée à double tranchant (Héb.IV,12). Elle est "le glaive de l'Esprit" (Eph.VI,17). Nous tenons ici une part d'explication pratique, car fondée sur l'ontologique, du problème du mal.

Pour nous faire mieux comprendre la réalité et le sens de notre lutte inéluctable, l'apôtre Paul emploie des figures militaires: ceinturon, cuirasse, bouclier, casque...Qu'entend-il par ces métaphores? La vérité, la justice, la foi, le salut. Dieu lui-même est allégorisé par "l'armure" qui permet de "résister et de rester debout". Or, si le guerrier s'élance ainsi appareillé, c'est "pour annoncer l'Evangile de la paix" (Eph.VI,13-17).

Telle est la clef de l'énigme formidable: le vrai combat que livrent les fidèles (et *a fortiori* les anges) n'est pas contre "la chair et le sang" (encore que celui-ci soit abondamment versé). La guerre entre les hommes n'est que la manifestation extérieure de ce qui les anime sans cesse de l'intérieur: "les esprits du mal qui sont dans les cieux" (Eph.VI,12) et qui ont entrepris d'ensemencer les coeurs. Ce sont les puissances du "monde de ténèbres", au service de "l'ennemi" de Dieu et de l'homme. Et ces puissances ne sont pas de chair et de sang. Par conséquent, les armes de la lutte contre cet ennemi incorporel sont naturellement elles aussi d'ordre spirituel. Comme le dit l'apôtre, "les armes de notre combat ne sont point charnelles, mais elles sont puissantes de par Dieu pour détruire les forteresses" (II Cor.X,4).

La tuerie physique est un épiphénomène de la réalité spirituelle. Si effroyable qu'elle soit, elle n'est en elle-même qu'une phase matérielle ou qu'une étape charnelle sur une voie qui peut devenir bien autrement et terriblement tragique. Outre que tuer peut être motivé par un désir et accompagné d'une jouissance qui ne sont pas de Dieu, rappelons-nous les paroles du Christ: "Je vous le dis à vous, mes amis: ne craignez pas ceux qui tuent le corps"; en effet, "après cela, ils ne peuvent rien faire de plus" (Lc.XII,4). Quel est donc ce *plus* dans cet *après* éventuel? Quelle est la menace la plus redoutable? Nous avons à réfléchir ici sur la vraie nature de la "guerre invisible", clef de la visible.

L'enjeu véritable du conflit est la *vie*, c'est-à-dire la vie éternelle dans le Royaume de Dieu. L'échec conduit à la perdition dans la "géhenne de feu". A craindre est donc en définitive "celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne" (Mt.X,28; cf.Lc.XII,5). A savoir: le diable.

Cette dialectique est affreusement claire. Il ne faudrait néanmoins pas se laisser prendre par sa simplicité apparente. Dans l'immédiat, celui qui veut la perte de la créature de Dieu est bien l'ennemi à combattre. Le diable n'a cependant pas la puissance d'anéantir la vie, pas plus qu'il n'a celle de la créer. Dieu seul est le Créateur, de même qu'il est le Sauveur. En dernière analyse, c'est donc Lui qu'il faut "craindre". Pour lutter non pas, certes, contre lui, mais fidèlement avec lui. Car "le Dieu de la paix écrasera Satan" (Rom.XVI,20) et "les artisans de paix se^{nt}ont appelés fils de Dieu" (Mt.V,9).

Ainsi, pour comprendre le sens de la guerre, il importe de bien saisir celui de la paix véritable.

La chose la plus sensée qu'ait proclamé le préambule de la Charte des Nations Unies est que la guerre naissait dans l'esprit des hommes. On sait d'autre part que cette organisation, créée pour assurer la paix et dont presque tous les Etats de la planète sont membres, s'est montrée incapable tant de prévenir des guerres et des invasions que de mettre fin à celles qui étaient déclenchées. Même en dehors de toute théologie, on est dès lors immanquablement conduit à se demander si la paix ainsi visée est réalisable et ce qu'elle signifie en fait; soit, en fin de compte, si ce n'est pas une fausse paix.

L'on constate en tout cas que les moyens mis en oeuvre sont inadéquats au but déclaré. C'est qu'ils n'ont précisément pas trait à "l'esprit des hommes" ni à la nature même de la paix. Ils ne portent que sur des relations conventionnelles entre des collectivités humaines, sur quelque chose d'intermédiaire et d'ordre essentiellement juridique, économique et politique, c'est-à-dire

réduit au plan phénoménal du monde de César, celui des Etats régis par des lois ou par la force, auxquelles même les échanges culturels sont techniquement ou idéologiquement subordonnés.

L'on observe de surcroît que si les guerres continuent à constituer une condition quasi-permanente du monde (d'où la fortune d'experts en polémologie), elles sont rarement déclarées, alors que les déclarations de paix se multiplient de toute part et à tous les niveaux, depuis celui d'autorités ecclésiastiques jusqu'à celui des politiciens, des "écologistes" pacifistes, etc.

Mais à quelle doctrine se réfère-t-on? Existe-t-il en général une irénologie fondée, au nom de laquelle ces champions de la paix seraient justifiés de parler et d'agir?

Ces circonstances à la fois épouvantables et banales indiquent sans conteste que la première chose à faire en l'occurrence soit d'essayer de savoir ce qu'est la paix. Est-ce une notion abstraite ou un état de fait, que l'on pourrait définir négativement par une situation non polémique, par une absence de conflit? De conflit armé ou de conflit tout court et en général? Ou est-ce une réalité positive? Dans ce cas, de quoi dépend-elle? D'une disposition psychologique, morale, ou d'une position spirituelle? D'un désir de jouir d'une tranquillité individuelle et de co-exister "paisiblement" avec autrui, ou d'une ascèse personnelle, nationale, universelle? Pourrait-elle être l'effet d'un pacifisme généralisé, voire unilatéral? L'apaisement, la passivité, l'immobilisme sont-ils la paix? Ou celle-ci est-elle un élément substantiel et dynamique de la vie et qui participerait de l'être?

Il est naturel pour les croyants, là encore, d'aller puiser la réponse à la source de la connaissance: la révélation divine. L'Ecriture sainte parle maintes fois de la paix. C'est bien pour nous en enseigner le sens. Nous y avons déjà fait allusion.

Un des premiers passages où la paix est indiquée en tant que telle est celui qui porte les instructions du Seigneur à Moïse sur le contenu et les termes des bénédictions sacerdotales: "Que le Seigneur te bénisse et te garde! Qu'il fasse rayonner sur toi son regard, qu'il t'accorde sa grâce...qu'il te donne la paix!" (Nb.VI,26). La bénédiction des hommes consiste donc à en appeler à celle de Dieu, laquelle est une grâce. Celle-ci signifie et entraîne des choses précises. En un certain sens, elles sont équivalentes: la garde, la présence dans la lumière du regard divin, la paix. Il en ressort que celle-ci, comme le reste, est un don, exactement un charisme, qui procède non des hommes, fussent-ils prêtres, mais de Dieu.

Du fait même qu'elle est cela, la paix n'est pas sans rapport ontologique avec l'être de Dieu. Elle constitue une *énergie* divine, pour

employer le langage de St.Grégoire Palamas. En outre, comme partie de la bénédiction divine, que le prêtre ne fait que "répercuter" sur celui qui la demande, la paix est inhérente à cette providence du Seigneur créateur et rédempteur. Elle va de pair avec la garde et le rayonnement du regard divin et bon, à savoir: avec la vie même.

Et c'est ce que le Seigneur confirme, notamment par la bouche du prophète Malachie: "Mon alliance (avec la tribu sacerdotale de Lévi) était vie et paix" (II,5). L'une ne va pas sans l'autre. La formule de Malachie est reprise par St.Paul dans sa grande dialectique entre ce qui relève du monde et ce qui relève de Dieu: "Les pensers de la chair (sont) mort, mais les pensers de l'esprit sont vie et paix" (Rom.VIII,6). La paix est un élément intrinsèque de la vie dirigée par l'esprit. Aussi le Seigneur dit-il: "Paix" pour son peuple et pour ses saints (*hosious* en grec dans la Septante, c'est-à-dire ceux qui sont conformes au divin, qui sont consacrés) (Ps.LXXXV,9).

Le livre des Juges, où il est abondamment question de guerres, n'en établit pas moins une sorte de signe d'égalité essentielle entre Dieu et la paix. Au cours d'une vision de "l'ange du Seigneur", Gédéon, le "vaillant guerrier", entend Dieu lui dire: "La paix est avec toi! Ne crains rien, tu ne mourras pas!" Alors, "à cet endroit, Gédéon bâtit un autel au Seigneur"; et, conformément à ce qu'il venait d'apprendre, "il l'appela: Le Seigneur est paix" (VI,23-24). Ce n'était pas là une simple désignation: selon la tradition hébraïque comme selon la chrétienne, le nom n'est pas une étiquette conventionnelle, il représente une définition de l'être (v. P.Serge Boulgakov, *Philosophie du verbe et du nom*, L'Age d'Homme, coll.Sophia, Paris-Lausanne, 1991). Aussi Isaïe annonce-t-il que l'un des noms du Messie est "prince de la paix" (Ix,6). Michée est encore plus direct: "Lui-même, il sera la paix" (V,4). Et c'est cet être qu'invoquera l'épître aux Hébreux: "Que le Dieu de la paix...vous rende aptes à tout ce qui est bien" (XIII,20).

Voilà donc la définition ultime et concrète de l'ontologie de la paix. En utilisant la terminologie théologique occidentale, nous pouvons dire que la paix est une "qualité" ou un "attribut" de Dieu. Plus exactement, selon la doctrine orthodoxe, elle "participe" de l'essence même de la manifestation de Dieu; elle en est une énergie. En ce sens, elle est divine par nature.

On comprend dès lors qu'aucune entreprise purement humaine ne soit capable de l'établir, quelques pactes, traités ou chartes que les hommes ne signent et par lesquels ils ne jurent de s'engager. Ils ne peuvent pas suffire, puisque la paix relève du domaine de la grâce. Certes, comme toute grâce, la paix peut être conférée en fonction de la pensée et de l'action accordées des hommes. Toutefois, il faut que ceux-ci y soient eux-mêmes devenus concordants, c'est-à-dire qu'ils

parviennent à être jugés dignes de la recevoir et de la faire fructifier. Ce qui n'est pas non plus possible sans le secours d'en-haut. Pour cela, la première condition est que l'homme se mette d'accord avec lui-même, qu'il harmonise toutes ses facultés, qu'il acquière la paix dans son coeur et dans son esprit (but élémentaire de l'ascèse).

D'où les salutations apostoliques: "Grâce, miséricorde, paix!" (I Tim.I,2; II Tim.I,2; Rom.I,7; I Cor.I,3; II Cor.I,2). Seulement, pour que nous les recevions et qu'elles demeurent en nous, il faut nous rendre nous-mêmes vrais sous l'énergie de la grâce. C'est ce que formule en particulier le "Presbytre à la dame élue et à ses enfants": "En vertu de la vérité qui demeure en nous...avec nous serons grâce, miséricorde, paix, qui nous viennent de Dieu le Père et de Jésus Christ...dans la vérité et dans l'amour" (II Jn.2-3). Ces "choses", en effet, ne vont pas l'une sans l'autre.

Il est caractéristique à cet égard que, mettant la paix en parallèle avec d'autres "attributs" ontologiques de Dieu, l'Ecriture renvoie non pas à la toute-puissance, mais à la vérité et à la bonté. "La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées" (Ps.LXXXV,11).

En effet, la paix est inhérente au Royaume de Dieu, elle appartient à son éternité. Et puisque la fin même de toute la vie de l'homme et du monde est d'accéder à ce Royaume révélé et promis par le Créateur et le Rédempteur, la paix de la créature est naturellement fonction de cette paix d'en haut. Il est dès lors certain qu'elle ne peut régner parmi les hommes que s'ils s'appliquent à suivre la voie royale indiquée et jalonnée par cette sagesse suprême, celle même du dessein de Dieu. "La sagesse d'en haut est d'abord pure, ensuite faite de paix (ou: *substantiellement irénique*)...Et le fruit de la justice est semé dans la paix chez ceux qui font la paix (qui l'accomplissent)" (Jc.III,17-18).

Comment ont-ils à la "faire"? Il ne nous appartient pas ici de le décrire (il suffirait de se référer à l'enseignement chrétien de la sainteté). Rappelons cependant une antinomie foncière de la paix, analogue, voire identique à l'antinomie du Royaume. Comme celui-ci, elle est "en nous" ou "parmi nous" (c'est-à-dire que nous pouvons actuellement en acquérir la grâce; cf. Lc.XVII,21); et, en même temps, elle n'est pas propre à ce monde. Elle appartient à la cité d'en haut, à la Jérusalem Céleste. Et pourtant, de même que le Royaume (Lc.XVI,16; cf.Mt.XI,12), elle se conquiert; et cela, par la force. Si le Royaume est "justice, paix et joie dans l'Esprit Saint" (Rom.XIV,17), "il ne consiste pas en discours, mais en puissance (*dynamis, virtus*)" (I Cor.IV,20). Nous le savons: il s'agit d'abord du combat singulier, encore qu'assisté par l'énergie divine, de chacun avec "l'ennemi"; puis, du combat contre

lui de l'ensemble de l'Eglise et des forces du bien. Tant que la victoire n'aura pas été remportée de vive lutte par chacun et par tous, ni chacun ni l'humanité ne connaîtront la paix.

Si, dans le domaine subjectif, au sein des personnes, la durée du combat varie selon le cas de chacune, dans l'ensemble de l'humanité et entre les hommes, dans le domaine objectif, cette durée est co-extensive au temps même de l'histoire, du moins jusqu'à ce que l'ange n'enchaîne Satan "pour mille ans" (Ap.XX,2). Toutefois, après ces mille ans de paix (durée symbolique), où les saints régneront avec le Christ, c'est-à-dire encore dans l'histoire, Satan sera de nouveau en mesure de "séduire les nations" et de les "rassembler pour le combat". Mais cette fois-ci, le combat sera final, au seuil de "la demeure de Dieu avec les hommes" pour l'éternité (Ap.XXI,3).

Dira-t-on que la guerre en général entre les hommes et le "combat invisible" en l'homme ne sont pas la même chose, que leur nature est différente et qu'ils ne sont ni compatibles ni même comparables? Ils le sont pourtant par leurs causes, sinon par leurs moyens et leurs manifestations. Dans les deux cas, en effet, il y a une cause ou une motivation externes: le mal ou le diable; et une cause ou une motivation internes: la "passion", quelle que soit la forme de celle-ci. N'est-il pas évident, par exemple, que gloire, patriotisme, "guerre juste" ou "sainte", ne dépendant que de jugements humains, sont des notions et des sentiments ambigus et qu'ils s'exacerbent facilement pour conduire aux dénis de justice et aux atrocités que l'on sait? "La guerre est extraordinairement révélatrice, elle projette à la surface ce qui se passe dans la profondeur. Le meurtre spirituel y apparaît sur le plan physique" (Berdiaev, *De l'Inégalité*, coll.Sophia, Lausanne, p.189).

Il est toutefois évident aussi qu'il y au moins deux différences radicales entre la guerre physique et le combat spirituel. La première différence tient à ce que dans une guerre, les adversaires peuvent éprouver l'un pour l'autre du respect, voire de l'admiration, surmonter le cas échéant leur haine et avoir pitié de l'ennemi vaincu, soigner ses blessés (autant de formes atténuées ou vives de l'amour). Mais surtout, en marchant délibérément à la mort, ils élèvent leur esprit en étant prêts à sacrifier leur propre vie. Le combat spirituel, en revanche, est, d'une part, livré contre l'ennemi inhumain par nature, foncièrement incapable d'aimer de quelque manière que ce soit; d'autre part, l'homme y lutte contre des éléments de lui-même. Son "adversaire" n'est alors nul autre que sa propre conscience (selon l'interprétation que des Pères de l'Eglise donnent de Mt.V,25-26 et de Lc.XII,58-59); et aucun homme ne se hait, sous peine de se détruire.

La seconde différence entre la guerre extérieure manifeste et le combat intérieur invisible tient à la nature de leur finalité. Si tant est qu'une guerre vise la paix, ce n'est pas celle "d'en haut", "la paix de Dieu", mais, encore une fois, celle des hommes "partagés" entre leurs organisations terrestres et leurs intérêts dans le royaume de César. Aussi n'est-elle que temporaire, donc instable et précaire par définition, comme on le constate dans l'histoire. Même entre croyants se réclamant de la même foi et à l'époque où l'influence des "hommes de Dieu", des moines et des clercs, sur la vie politique a été la plus forte en Occident, seule une trêve, non la paix, a pu être établie; et cela, provisoirement.

Et pourtant, - question à la fois oiseuse et tragique,- qui dira quelle proportion de l'humanité veut obstinément se battre et non pas mener une existence paisible? Et qui refuserait la parole du psalmiste: "Cherche la paix et poursuis-la!" (Ps.XXXIII,15)? Un grand spirituel du VI^e siècle y insiste: "Le prophète ne dit pas seulement 'cherche', mais encore 'poursuis-la', en courant pour t'en emparer" (Dorothee de Gaza, *Oeuvres spirituelles*, Instructions, Sources Chrétiennes 92, Paris,1963, p.229).

Nous savons ce que cela veut dire: vaincre par la "puissance", par la "vertu", contradiction et conflit, compromis et hypocrisie, doute et hostilité, haine et passion, tant au dedans qu'au dehors. Et c'est une question de vie ou de mort, aussi bien pour l'individu que pour la société. "Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine; aucune ville, aucune maison (famille) divisée contre elle-même ne se maintiendra" (Mt.XII,25). St.Luc précise: "Elle s'écroulera" (XI,17). Ce qui est avéré par toutes les époques de l'histoire, y compris la nôtre, où le meilleur moyen pour assurer, faute de paix, une "détente" n'a été jusqu'ici que celui de la "dissuasion", ou de la menace préventive.

Il y a de nouveau là, entre les groupements sociaux ou les Etats et la personne humaine, une analogie que ces figures de l'Evangile font ressortir et qui est fondamentale pour saisir la nature de la guerre. En effet, cette parole du Christ s'applique aussi à la personne, de structure complexe, ensemble de sentiments, de pensées et d'actions sur lequel doit régner l'harmonie de l'esprit et qui doit donc être en paix avec soi-même. Sinon, l'homme est "partagé, *dipsychique*, *duplex animo*", comme le définit l'apôtre Jacques (IV,8); et "il s'écroule" lui aussi. Il est clair que pour vivre pleinement, vraiment, selon une symbiose complète du spirituel et du psycho-somatique, du cordial, de l'intellectuel et du corporel, il lui faut harmoniser tous ces domaines de son être et les rendre symphoniques par consonance avec la voix irénique de Dieu, afin de pouvoir entendre (dans tous les sens du terme) et mettre en oeuvre la parole du Seigneur: "Je vous donne ma

paix. Ce n'est pas comme donne le monde que moi je vous donne" (Jn.XIV,27). Par contre, "si vous ne vous convertissez pas, vous périrez" (Lc.XIII,3,5).

La conversion à la justice et à la vérité, véhiculées par l'amour, est donc la condition *sine qua non* de la vie même, par assimilation organique des dons du Créateur. Si l'homme ne connaît pas la paix tant qu'il ne s'est pas converti, il ne connaît pas la vie véritable. Le levain irénique du Royaume ne fait pas lever la pâte de l'homme si - répétons-le - celui-ci ne la pétrit pas énergiquement en usant de cette "bonne violence, *bia kalè*" qui ouvre l'accès au Royaume de la paix et qui consiste essentiellement à "se saisir de la vie auprès de Dieu" (Clément d'Alexandrie, *Quel riche est sauvé*; PG IX,625). "C'est Lui, en effet, qui est notre paix: de ce qui était divisé, il a fait une unité" (Eph.II,14).

Qu'en est-il alors des Etats? Il est clair qu'ils n'ont pas la "vertu", la "puissance" de se convertir. Contrairement aux membres de l'Eglise, César est non seulement *dans* le monde, mais encore *du* monde. Et l'on sait qui en est "le prince". Faute d'une conversion universelle et le monde étant par définition "divisé" (tant au sens immédiat qu'au sens spirituel), le mieux intentionné et le plus avisé des Césars est incapable de vaincre par lui-même le mal; et il ne peut chercher que "le moindre mal" par ses lois. Pour ce qui est, notamment, de la guerre, il peut s'efforcer de la prévenir, de la retarder, voire la mettre "hors la loi" (ex.: Pacte Briand-Kellog, 1928), sans plus. Et les moyens techniques dont il dispose pour éventuellement la faire ne sont plus seulement destinés aux combattants sur le champ de bataille, l'ennemi à abattre n'étant plus l'armée, mais la nation entière...ou les tenants d'une idéologie adverse.

C'est selon cette dialectique "division-conversion", celle même du mal et du bien, qu'il convient, nous semble-t-il, d'entendre une déclaration apparemment stupéfiante du Seigneur: "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais le glaive" (Mt.X,34; Mc.XIV,43,47). Cette parole terrible présenterait un paradoxe insoutenable et même une contradiction avec le Testament du Dieu de la paix si l'Ecriture elle-même ne nous en précisait le sens. St.Luc, d'abord, rapportant à son tour l'annonce prophétique, en modifie le second terme: non pas la paix, "mais la division, *diamerismon, separationem*" (XII,51). Ce que le Christ apporte est la révélation de la vérité et de la justice. Celles-ci mettent dès lors l'homme en situation de *crise*, c'est-à-dire de jugement, où il est amené à se décider pour l'une des deux voies: celle du bien ou celle du mal. Le critère exact est la parole de Dieu elle-même, comme l'épître aux Hébreux le commente: "Vivante en effet est la

parole de Dieu, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant. Elle pénètre jusqu'à diviser âme et esprit...elle critique (juge) les mouvements et les pensées du coeur" (IV,12). L'Ecriture reprend la même expression pour figurer le Jugement final: "De la bouche (du Dieu-Homme) sortait un glaive acéré à deux tranchants" (Ap.I,16; cf.XIX,15). Il va sans dire qu'entre l'arme spirituelle et le glaive matériel la relation n'est que métaphorique et que l'usage de l'épée physique est sans rapport avec la paix d'en haut.

Ainsi donc, dès avant la crise universelle du Jugement Dernier, au cours de l'histoire et dans la biographie de chacun, tous les hommes sont tôt ou tard et à maintes reprises placés en situation de crise personnelle. Il en va de même, jusqu'à un certain point, pour l'âme des nations, appelées elles aussi, en que telles, à participer au Royaume de Dieu. Dans la Jérusalem Céleste, en effet, "on apportera la gloire et l'honneur des nations" (Ap.XXI,26). Acérée ou mousse, la pointe d'un certain jugement se fait plus ou moins vivement sentir dans la conscience personnelle comme dans celle collective des peuples. Obscurément ou en relief, la mémoire des intentions et des actions y demeure, face à la présence permanente du critère: le Verbe de Dieu et l'énergie de son Esprit Saint. Tous les hommes, ainsi interpellés, sont inévitablement conduits à se mettre en question par rapport à la vérité irénique, à se livrer bataille en eux-mêmes pour chercher leur paix intérieure, c'est-à-dire à "se convertir pour connaître la vérité, à revenir à eux-mêmes en se libérant des filets du diable" (II Tim.II,25-26).

C'est là ce qui fait l'un des caractères les plus tragiques de la guerre et qui en rend si complexe le problème. Non seulement Dieu ne contraint pas au bien, mais encore la liberté de penser et d'agir qu'il laisse mystérieusement à l'homme est telle que celui-ci peut délibérément et passionnellement s'asservir aux menées du mal. Du même coup, paradoxalement, il cesse d'être libre, sa personne perd sa valeur et sa dignité, puisqu'il veut ignorer la vérité, laquelle seule le rend vraiment libre. Cet aspect de la guerre mériterait certes d'être traité à fond, ce qu'il est impossible de faire ici (le P.Serge Boulgakov y a consacré, en 1940, des pages magistrales, malheureusement restées en manuscrit).

Il en ressort en tout cas que le monde n'obtiendrait la paix qu'en fonction de ce *salut*, à savoir: dans la mesure où un nombre d'homme "suffisant" (aux yeux de la Providence rédemptrice) aurait su gagner sa paix personnelle en se soumettant à la justice de sa conscience. Celle-ci ne sera plus alors son "adversaire" (Mt.V,25-26; Lc.XII,58-59), mais son guide bien inspiré, libre et "puissant" pour "faire la paix". Cette libération irénique personnelle, ou "salut", comme

condition d'une paix universelle (ou même moins momentanée qu'elle ne l'est depuis le début du monde), mettant en échec les incursions de "l'ennemi" et l'emprise des passions, selon un processus dont la durée ici-bas est celle de l'histoire (avec la trêve des "mille ans"), explique un autre "paradoxe" apparent de la révélation chrétienne. D'une part, le Fils de Dieu vient apporter au monde "non pas la paix, mais la division", c'est-à-dire le jugement; d'autre part, il est "envoyé dans le monde non pas pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui" (Jn.III,17). C'est le développement ultime de la dialectique spirituelle "division-conversion".

Nous disposons maintenant d'à peu près toutes les "clefs" pour appréhender le sens de la guerre. Les deux volets de l'antinomie: glaive-paix, ou crise-salut, se rejoignent et se referment pour figurer la vie éternelle. Celle-ci est conquise par "le beau combat de la foi" (I Tim.VI,12); voilà pour le glaive. Et voici pour le salut: "Si tu présentes à Dieu ton âme nette, libre et intègre en elle-même...il va t'obombrer de la paix divine, un don qui deviendra en toi le réceptacle de tous les autres dons" (*Le Combat invisible*, d'après Nicodème l'Hagiorite, trad.russe de l'Ev.Théophane, Moscou,1892, p.264; cit. de St.Grégoire Palamas, *A la moniale Xénia*, Philocalie grecque, p.944; Phil.russe, t.V,p.275).

Aussi la postérité d'Abraham, les fils de l'espérance et de la promesse, rassemblés en Eglise par l'incarnation de la Parole divine et devenus le temple vivant de son Esprit Saint, prient-ils continûment pour que la paix s'établisse dans les coeurs de ceux qui sont dans le monde et pour qu'elle s'étende à l'univers. En effet, "ils aspirent à une patrie meilleure, céleste", car ils savent que "Dieu leur a préparé une cité" (Héb.XI,16), la Jérusalem d'en haut. Ils n'en savent pas moins aussi et ils constatent que "ce temps-ci est celui du deuil et des larmes...de la croix et de la mort...et de la voie étroite...Mais ce temps-là est celui de l'allégresse, de la délivrance...et de la paix" (Macaire, *Hom.X,3*; Sources Chrétiennes 275, Paris,1980, p.161).